

Maurice Blain, *Approximations* (Essais), Montréal, H.M.H.,  
« Constantes », n<sup>o</sup> 11, 1967, 246 p.

Jean-Cléo Godin

Volume 4, numéro 4, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036352ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036352ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, J.-C. (1968). Compte rendu de [Maurice Blain, *Approximations* (Essais), Montréal, H.M.H., « Constantes », n<sup>o</sup> 11, 1967, 246 p.] *Études françaises*, 4(4), 432–435. <https://doi.org/10.7202/036352ar>

## COMPTES RENDUS

MAURICE BLAIN, *Approximations* (Essais), Montréal, H.M.H., « Constantes », n° 11, 1967, 246 p.

« L'intellectuel n'a-t-il pas le devoir de créer autour de sa vie spirituelle un climat irrespirable à ces passions de l'esprit qui, aux autres, paraissent les plus légitimes? » Cette phrase, que j'emprunte à ce grand esprit qu'est René Garneau<sup>1</sup>, il me semble que Maurice Blain aurait pu l'écrire, tant elle le définit bien. Un intellectuel, voilà bien ce qu'il est: l'un des rares hommes qui, dans notre milieu, réussissent à concilier une vie professionnelle — celle de notaire — et une participation très active et féconde à la vie de l'esprit. Et les essais politiques et littéraires qu'il réunit dans *Approximations*, essais parus, entre 1952 et 1966, dans *Cité libre, Esprit* ou *Liberté*, témoignent presque tous de ce « devoir » que Garneau attribue à l'intellectuel: celui de remettre en question les valeurs acquises, d'inquiéter et de préparer, peut-être, un ordre nouveau.

Je dis « presque tous »: car il est sûr que ses écrits littéraires ne sont pas aussi engagés que ses écrits politiques. Ceux-ci, par ailleurs, sont toujours, et avec passion, sous le signe de la liberté et de la vérité. « La liberté de l'écrit fut ma riposte au Minotaure », écrit-il en avant-propos (p. 9). Et que ce Minotaure ait nom duplessisme, cléricanisme, immobilisme — voire même laïcisme, lorsque ce dernier mouvement (qu'il a contribué à lancer) semble s'engager dans une « politique réactionnaire et stérile » (cf. « Adieux à des camarades de combat », p. 142-145) — Maurice Blain reprend le combat, précise et nuance sa pensée au gré des événements, des oppositions qui se manifestent ou des passions qu'il sent trop vives et irraisonnées. Et ce n'est pas le moindre plaisir éprouvé à la lecture de ces écrits que de sentir, chez l'auteur, cette progression alternée de la passion et de la raison. « Un état de passion me paraissait naturel à l'intelligence » (p. 7), écrit-il: mais c'est l'intelligence, inquiète, ardente, parfois cinglante qui, par approximations successives, arrive à cerner et à définir la vérité qu'il recherche, à laquelle il croit. Terrasser le Minotaure: mais en s'armant d'intelligence et de

1. « Position de l'intellectuel dans la nation », *les Idées*, vol. 9, n° 4, avril 1939, p. 289-290.

passion pour réclamer, au nom de la justice et de la raison, que s'instaure un ordre de liberté et de vérité.

Certes, tous les écrits politiques sont nés d'événements précis, dont certains sont oubliés — ou le seront bientôt — : syndicalisation des enseignants en 1953, affaire de l'université des Jésuites en 1960, réforme scolaire en 1963, conflit syndical à *la Presse* en 1964, etc. Aussi ces textes constituent-ils, pour les chercheurs de l'avenir, un ensemble de documents très utile. (Faut-il les mettre en garde, d'avance, contre certaines erreurs typographiques ou de transcription qui se sont glissées, dans cette première partie? En page 17, « domaine *temporelle* » ; page 55, « sans *ambage* » ; page 57, « *au* deux autres » ; et surtout, en page 47, la substitution du mot « professionnel » au mot « confessionnel », à la deuxième ligne.) Mais ces essais ne serviront pas seulement à rappeler des événements : ils marqueront des jalons dans notre vie intellectuelle et spirituelle. Et cela, parce que l'auteur a su résister, habituellement, aux violences et aux facilités du pamphlétaire : à la critique mordante et aux formules agressives, il préfère la discussion habile et, autant que possible, nuancée. Du moins, jamais la formule cinglante ne remplace, pour lui, le procès en règle. Ainsi, s'il lui arrive, à propos de certains jésuites, de dire que « notre sottisier national s'est depuis quelques mois enrichi d'une rare collection de textes cléricaux » (p. 29), le ton s'élève ensuite à des considérations précises et nuancées : après l'exorde, qui ne va pas sans un certain éclat, vient la rigueur d'un plaidoyer qui, dépassant l'immédiat, établit que « le temps du colonialisme spirituel est révolu » (p. 34). Ailleurs il dira que « ce n'est pas seulement la liberté de l'esprit qui est aujourd'hui menacée, mais l'esprit lui-même » (p. 21). En élevant le débat à cette haute exigence de la liberté intérieure et du respect de l'homme, Maurice Blain assure une valeur permanente à des essais qui, répondant à des besoins immédiats — dont certains ont aujourd'hui disparu — couraient le risque de sombrer dans l'oubli. On peut n'être pas d'accord sur la nécessité de faire disparaître « la confusion des valeurs spirituelles et temporelles » (p. 27). Mais on ne peut nier à l'auteur le mérite de l'avoir proclamée avec vigueur, à une époque où cela constituait une entreprise hasardeuse — voire scandaleuse — et d'avoir ainsi contribué à instaurer des conditions plus favorables de liberté.

Aux « écrits littéraires », présentés à la fin de ce recueil et groupés non plus selon l'ordre chronologique de composition, mais suivant la chronologie des œuvres, il ne faut pas demander un engagement aussi profond, une ligne de pensée aussi précise que dans les écrits politiques. Ici, les têtes de chapitres — « Notes sur un théâtre ancien », « Reconnaissances », « Portraits

de formes », « Romanciers et prosateurs » et « Deux maîtres à penser » — ne correspondent qu'à un classement approximatif, fonctionnel; et l'on ne songe pas à s'étonner que Giraudoux soit ainsi classé, aux côtés des tragiques grecs, de Molière et de Marivaux, parmi les représentants d'un « théâtre ancien ». Ici, ce n'est plus l'intellectuel qui prend position, mais l'homme cultivé et sensible, quelque peu philosophe, qui livre sa réflexion. Réflexion partielle et partielle où le critique, suivant son goût, rencontre un écrivain aimé. Aussi le sent-on vibrer davantage à certains auteurs, moins à d'autres. Fasciné par la subtilité et la « gravité frémissante que voile à peine le travesti de la comédie » (p. 161), chez Marivaux et Giraudoux, il écrit sur eux des pages inspirées, presque émues; mais devant Gide et Camus on le sent plus objectif, moins personnel — et d'autant diminuée, pour nous, l'intérêt de la lecture. Enthousiastes, ses pages sur Pierre Baillargeon trahissent son admiration pour cet essayiste brillant, pour « cet homme très singulier, pétri jusqu'à la moelle du génie français » (p. 211), et en qui ses contemporains n'ont pas su discerner la présence du génie. Mais sur Anne Hébert, Claire Martin, Jean Simard ou Jacques Godbout, sa critique n'arrive pas à prendre son envol, à se dégager des lieux communs sur l'écrivain et la société, ou de considérations justes, mais froidement universitaires.

« Que faire de la laïcité, demande Maurice Blain dans son Introduction, si l'école n'enseigne pas à comprendre un essai de Camus ou aimer un poème de Grandbois? » (p. 9). Il me semble que ce recueil trouve dans cette interrogation simple, mais vitale, sa raison d'être. Il ne suffit peut-être pas, après tout, que l'intellectuel rende plus irrespirable encore un climat où une société s'asphyxie dans l'inconscience: il lui faut aussi le purifier — le rendre respirable.

J.-C. G.